

Cet ouvrage est publié dans la série  
des ouvrages consacrés à  
Simone & Lucien Kroll  
chez Sens&Tonka, Paris

© 2015, Yves Bélogegey, pour les tableaux et dessins  
© 2015, Sens & Tonka, éditeurs, pour le livre  
Sens & Tonka & Cie  
99, rue du Faubourg-du-Temple, 75010 Paris (France)  
ISBN 978-2-84534-000-0

### L'effet seuil

Depuis plus de vingt ans, je peins ce que j'appelle des « tableaux d'immeubles », les immeubles d'habitation collective sont ainsi le sujet de mon travail de peinture. Si l'immeuble collectif est devenu le mauvais objet par excellence ou l'objet d'une mauvaise conscience c'est parce qu'il bloque l'adhésion au modèle anthropologique de la maison comme abri protecteur. Je le vois surtout comme une forme symbolique.



Je suis curieux de l'effet que vont produire ces tableaux, comment vont-ils parler dans différents contextes (les expositions d'architecture, galeries et centres d'art, livres et magazines). Je ne suis pas inquiet qu'ils perdent une part de leur autonomie, au contraire. Je ne veux pas d'un art autoréférencé.

Les objets construits et vécus en question dans les tableaux appartiennent à la ville. Des débats critiques comme des expositions ils sont par nature cruellement absents. Par la fiction, mes tableaux se doivent de représenter l'immeuble et ses habitants. Lourde responsabilité.



Je veux marier en douceur la facture picturale aux choses domestiques : le spectateur-habitant est le per-

sonnage principal de ma fiction (l'échelle des tableaux correspond au corps).

Le tableau doit résister à une prise trop rapide, il doit décanter, car il se révèle plus lentement que dans un processus mécanisé. Le tableau peint n'est pas un tableau photographique, même s'il est fait d'après photo. Plusieurs tableaux et dessins ne forment pas un film, le spectateur est libre du montage.

Le tableau doit être perçu comme un phénomène naturel, correspondre à la perception du plein-air. En peinture, pour faire naturel il faut faire artificiel. C'est par le moyen de la couleur que le tableau trouve son économie, les couleurs sont la vraie structure du tableau.



J'ai travaillé sur les tableaux des bâtiments de Kroll en relisant son livre *Tout est paysage*. Son concept d'intégration correspond à une économie de l'espace qui s'applique aussi aux tableaux : c'est le rapport du paysage à l'intérieur d'une chambre, de l'extérieur vers l'intérieur, et inversement.

Je me souviens de l'obstination qu'avait mon père à se lancer dans de grands projets de bricolage pour décorer et aménager notre appartement dont les cloisons étaient très légères et dont le principal attrait était la vue qui s'étendait sur la ville de Lyon. J'ai mieux compris que c'est à partir de là que j'ai voulu devenir peintre.

La réflexion de Lucien Kroll incite à faire le point sur sa culture personnelle et à surmonter la complaisance pop et le rire chic de l'entre-soi qui semblent si bien convenir à l'art d'aujourd'hui. Ce cynisme entretient la séparation entre la culture savante et les arts populaires, entre l'art

critique et le plaisir de peindre (ou de faire). Cynisme de comptable qui spéculé sur la marchandisation de l'art.



Le tableau n'est pas un monde en soi, idéal, ni une forme pure que l'on pourrait dissocier de l'expérience du monde. L'art n'est pas pour l'art. La peinture ne trouve sa vraie dimension qu'en répondant à un motif exogène, sous peine d'être réduite à une simple marchandise plus ou moins décorative. Le tableau et le lieu de leur présentation forment un tout qui englobe le spectateur.

Avec les tableaux d'immeubles, je m'adresse à l'habitant actif qui habite ce spectateur. Ce que je comprends surtout, c'est ce qu'il y a de participatif dans l'art de la peinture. Le spectateur, c'est l'habitant qui veut participer, entrer, et le tableau, c'est l'effet seuil.

26 mai 2015  
Y. B.